

PROLOGUE

– Dis, maman, elle va mourir, Marie?

– Mais non, grand benêt! Pas tant que je serai là, va.

La femme adresse à son fils un sourire confiant, puis elle relève vite la tête. Son regard grave, inquiet, dément ses paroles. Sa bouche murmure une prière. Dieu veut-il reprendre cette fillette qui habite sous son toit depuis si peu de temps? La fièvre ne tombe pas, le souffle de l'enfant est rauque, sifflant par instants.

Son fils, Pierre, s'est agenouillé près du lit. Il regarde le visage de la malade avec attention, comme pour guetter les signes de la mort et faire un rempart contre elle. Il mesure son impuissance, mais, du moins, il serait là pour hurler « au secours » s'il lisait l'approche du pire.

– Tout ça, c'est la faute de la patronne, mon Pierre. Madame Cuzenac, à mon idée, elle en voulait pas de cette gosse! Elle pense jamais comme le « moussur¹ »! Quelle idée de la faire voyager à l'arrière de la voiture, sous la pluie, non, mais, je vous jure! Pourquoi qu'elle est si méchante!

Marie, égarée au sein du délire qu'a fait naître la fièvre, perçoit la voix rude. Elle la reconnaît : c'est celle de Nanette, la femme qui l'a accueillie à son arrivée ici. Elle comprend vaguement que ces inflexions expriment du mécontentement. Elle voudrait s'accrocher à cette voix pour ne pas sombrer au fond de ce gouffre obscur plein de menaces. Elle se sent si faible.

Va-t-elle rendre l'âme? Les sœurs de l'orphelinat d'Aubazine, le seul foyer qu'elle a connu, parlaient ainsi, quand l'une des religieuses venait à décéder. Rendre son âme à Dieu, Marie ne se sent pas vraiment prête...

La vie lui a toujours semblé douce et belle, même pour elle, une pauvre orpheline.

1. Maître, en patois de la Charente limousine.

Au ciel, retrouvera-t-elle ses parents, qui l'ont abandonnée à sa naissance? Peut-être? En tout cas, elle saura leur pardonner!

Son souffle s'accélère, des mains la redressent. Du liquide tiède coule dans sa bouche, mais elle n'a pas la force d'avaler. La tisane mouille sa chemise de nuit. On la recouche.

Marie se laisse voguer vers un néant chaud et lumineux dans lequel semblent l'attendre des épisodes récents de sa jeune existence...

Adieu à l'orphelinat d'Aubazine

Mars 1906

— Marie? La Mère supérieure te demande dans son bureau. On t'attend au parloir. Dépêche-toi et ôte donc ton tablier...

Quelques minutes auparavant, Marie avait bien entendu sonner la cloche à l'accueil. Mais, à vrai dire, il y avait si peu de chance que la visite lui soit destinée...

La fillette rêvait souvent. Ainsi, elle s'était imaginé qu'un jour, un couple élégant, au doux visage, viendrait... Un homme, une femme, ses parents, ils lui ouvriraient les bras. Elle s'y réfugierait, folle de bonheur. Oui, un joli rêve qui jamais ne se réaliserait.

S'empressant d'obéir à sœur Julienne, elle abandonna l'épluchage de légumes que les « grandes » effectuaient à tour de rôle et enleva son tablier maculé de taches. Puis, hâtivement, elle ôta le foulard réglementaire pour les travaux de cuisine. Qui donc désirait la voir? Elle hésita un instant et défit aussi le ruban qui retenait sa chevelure brune, remit en ordre les plis de sa robe grise. Quel que soit le visiteur ou la visiteuse, un brin de coquetterie lui dictait de se montrer dans une tenue correcte. Elle se reprocha un instant ce péché de vanité que les religieuses du Saint-Cœur de Marie, garantes de valeurs morales irréprochables, n'auraient pas manqué de condamner.

Pour la deuxième fois ce mois-ci, on la faisait venir au parloir et cela l'inquiétait un peu.

Elle traversa la cour à la hâte pour rejoindre les bâtiments monastiques à colonnes géminées, construits en pierre claire et lumineuse. Son regard effleura le décor qu'elle affectionnait particulièrement les autres jours : d'un côté la treille qui

donnait à l'automne du si bon raisin chasselas et de l'autre le verger-potager où murmurait une fontaine. Les arbres fruitiers commençaient à faire quelques bourgeons, le ciel était lumineux, mais l'air, froid et humide.

Marie pensa qu'elle était mieux au chaud aux cuisines, un des lieux les plus accueillants de l'orphelinat. À juste titre, on appelait ces vastes cuisines « le Château », sans doute en raison de la tour carrée qui chapeautait le bâtiment. On se sentait si bien dans cette grande salle aux belles voûtes ! L'immense cheminée et les fourneaux y dispensaient une chaleur bienfaisante.

— C'est peut-être le monsieur de l'autre jour qui est revenu ? se demanda-t-elle, le cœur battant. Non, c'est impossible ! Il ne m'a pas posé de questions. Il m'a seulement regardée longuement. Je ne lui ai pas plu.

Rares étaient les enfants adoptés en ce tout début du xx^e siècle. L'orphelinat d'Aubazine, situé tout près de Brive et niché à l'ombre de l'église abbatiale Saint-Étienne, hébergeait un petit nombre de ceux-ci, toutes des petites filles. Rien à voir cependant avec les effectifs un peu plus importants que les religieuses avaient comptés, dans les années 1860, lorsque la misère avait multiplié le nombre d'indigents dans les quartiers pauvres de Brive, nécessitant l'ouverture de bureaux de bienfaisance. À cette époque, la congrégation de religieuses du Saint-Cœur de Marie avait fondé l'orphelinat dans la belle abbaye cistercienne du xii^e siècle d'Aubazine. La mairie et l'évêché avaient fait appel à la générosité des notables de la ville afin d'obtenir des dons de vêtements et de nourriture.

À présent, les religieuses accueillaient des petites filles à partir de l'âge de cinq ou six ans, à la fois des enfants d'indigents morts de misère ou partis au gré des routes, et des pensionnaires ou externes qui suivaient, à titre payant, les cours de l'école ménagère.

Le cas de Marie était un peu différent. Elle avait été une des plus jeunes pensionnaires. L'hospice de Brive l'avait confiée à l'orphelinat alors qu'elle était âgée d'environ trois ans. Marie considérait cet endroit comme son foyer. Elle en connaissait les moindres recoins.

Son histoire était assez banale pour l'époque. La femme qui avait conduit la petite fille avait expliqué brièvement à la Mère supérieure qu'une sage-femme était venue un soir, un bébé dans les bras. Elle avait affirmé que la maman avait à peine eu la force de dire avant de mourir :

– Nommez-la Marie.

La fillette pouvait-elle se juger malheureuse? À vrai dire, en ce début de siècle, les enfants confiées à la congrégation ne manquaient matériellement de rien. C'était à qui donnerait noix, châtaignes, huile, lait, viande et fruits. De plus, l'orphelinat possédait deux jardins potagers, cultivés par les religieuses, et ils fournissaient des légumes à volonté. À cela venaient s'ajouter un vivier, quelques arbres fruitiers et... une ferme, avec volailles, lapins, porcs et même une vache! Sous le vivier, avait été aménagé un moulin permettant aux sœurs de produire leur électricité.

Grâce à la générosité des notables de Brive, les sœurs habillaient les pensionnaires. Et faisaient de la réfection et de la confection l'objet des cours de couture de l'ouvrier, endroit réservé à la couture et à la broderie. Pour ce qui est de la misère morale, Marie partageait le lot commun des enfants abandonnés qui ignoraient tout de leur passé. Selon le caractère de chacune, ce fardeau semblait lourd ou plus léger. Marie ne se plaignait jamais. Elle était d'un caractère joyeux et conciliant. Mais que sait-on des peines secrètes d'un enfant?

Marie monta l'escalier de pierre qui menait au premier étage vers le bureau de la Mère supérieure. En entrant dans le bureau, son sourire se fit très doux. Elle vénérât mère Marie-Anselme qui élevait les fillettes non seulement dans l'amour de Dieu, mais aussi dans la tendresse, un cadeau du ciel inestimable pour les orphelines.

La religieuse l'attendait. Elle avait longuement hésité avant de se résoudre à placer cette petite, car une solide affection la liait à Marie. Toutefois, un sentiment de justice lui interdisait un quelconque favoritisme. La ferveur religieuse de la petite fille lui avait souvent fait songer pour elle à un

avenir dans les ordres. Mais était-ce un critère de choix pour Marie? Si le Tout-Puissant avait désigné cette fillette pour Le servir, la destinée bienveillante saurait bien la replacer, tôt ou tard, sur la voie de sa lumière.

Elle avait aussi longtemps pensé la confier à quelque couple aisé de la bonne société de Brive. Puis il y avait eu cette proposition d'un couple habitant un département plus éloigné, bien au-delà de Limoges, près de Pressignac, en Charente limousine. Ils cherchaient une adolescente pour seconder la maîtresse de maison dans leur vaste exploitation. Seule Marie était dans les âges souhaités.

Mère Marie-Anselme avait cependant attendu longtemps avant de rendre une réponse. Pressignac semblait bien éloigné. Reverrait-elle Marie? Elle avait songé, aussi, à l'intelligence vive de la fillette. N'était-ce pas la seule de ses protégées à avoir réussi brillamment le prestigieux certificat d'études, quelques mois auparavant? Elle pouvait envisager pour elle un meilleur placement que dans une métairie.

Mais elle avait considéré la mine pâle de l'enfant, ses grands yeux sombres et cernés. Cette petite avait toujours eu une santé précaire. Peut-être un changement d'air et une vie saine à la campagne lui seraient-ils salutaires? Le couple avait un excellent train de vie et accordait des subsides à l'orphelinat depuis plus de cinq ans, une générosité rare « hors département ». De plus, l'homme et la femme n'avaient pas d'enfants. Peut-être Marie aurait-elle la chance de trouver chez eux la chaleur d'un foyer?

D'un geste affectueux mais déterminé, la Mère supérieure saisit l'enfant par les épaules :

— Écoute-moi, Marie! Il y a au parloir une femme qui cherche une jeune fille capable de tenir une maison, de cuisiner. Tu as maintenant treize ans, l'âge de gagner ton pain. Tu sais aussi que nous manquons de place. Je t'aurais bien gardée encore, mais je pense qu'il est préférable que tu partes. Alors, montre-toi aimable et polie. Si tu conviens à madame

Cuzenac, tu iras à la campagne, dans une grande ferme. Cela te fera du bien et tu ne manqueras de rien.

La religieuse ajouta d'un ton plus doux, en saisissant un petit cadre rangé sur une étagère, derrière elle :

– Tiens, voici une photo miniature de la statue de la Vierge à l'Enfant. Tu sais que tu es placée sous la bénédiction de notre Sainte Mère Marie. C'est mon cadeau d'adieu, elle te protégera. Maintenant, nous allons voir ensemble ta nouvelle maîtresse. Et souviens-toi : surtout, si quelque chose ne convenait pas dans ta nouvelle famille, tu aurais toujours ta place ici.

La fillette saisit, incrédule, ce merveilleux présent. Seul le visage de la Madone, très doux et patiné par le temps, était représenté.

Elle avait prié tant de fois, devant cette statue de pierre dorée, placée au parloir. Que de fois elle l'avait interrogée de façon muette : « Bonne Dame, où sont mes parents? »

– Merci... Oh merci, ma Mère! Rien ne saurait me faire plus plaisir, balbutia Marie, rouge de contentement.

Elle serra un instant ce trésor contre son cœur et l'enfouit dans la poche de sa robe.

Elle se sentait déchirée entre deux sentiments. Elle avait peur de quitter l'orphelinat où elle avait vécu si longtemps. Elle quitterait bientôt les sœurs auxquelles elle s'était attachée, ses compagnes de l'institution et aussi les livres qu'elle aimait tant. Elle comprenait instinctivement que de tels loisirs seraient sans doute incompatibles avec la vie qui l'attendait.

Pourtant, pour Marie, âme simple et tranquille qui s'émerveillait de la naissance des premières feuilles des jardins potagers de l'orphelinat, les seuls mots de « campagne » et de « ferme » suffisaient à éveiller la rêverie.

Son univers se réduisait à ces couloirs clairs mais un peu austères, à cette bâtisse pourtant accueillante et bien entretenue, à son lit dans le grand dortoir aux portes noires.

Elle aimait ces lieux et s'était toujours sentie rassurée par la proximité tutélaire de l'église abbatiale.

Et puis, il y avait les vallons bleutés, si beaux le matin dans leurs écharpes de brume, qu'elle et ses compagnes admiraient de la cour. Une vision à couper le souffle...

Oui, une partie d'elle-même la rattacherait toujours à sa Corrèze natale...

Elles descendirent l'escalier, traversèrent de nouveau la cour intérieure pour rejoindre le parloir.

Émue, Marie passa devant mère Marie-Anselme qui avait ouvert la porte. Une femme marchait de long en large dans la pièce et elle s'arrêta pour fixer le visage de la fillette.

— Alors, c'est toi, Marie? Tu ne me parais pas bien solide pour ton âge?

— Oh si, madame! Je fais les lits des plus jeunes, je vide les cendres des cheminées et je sais cuire la soupe.

La Mère supérieure, qui se tenait derrière l'enfant, lança d'un ton complaisant :

— Marie est sage, pieuse et obéissante. Elle est très habile à la couture et à la broderie. C'est une enfant courageuse qui ne rechigne jamais à la tâche. Et n'oubliez pas, madame Cuzenac, que ce serait un acte de charité de la prendre. L'air de la campagne serait salutaire pour sa santé qui n'est pas des meilleures.

À ce dernier détail, la visiteuse pinça les lèvres. Son visage prit un air dur. La Mère supérieure comprit qu'elle n'aurait pas dû parler, sans doute, de la fragilité de la fillette.

Marie fut tout de suite au bord des larmes. Que deviendrait-elle si on ne pouvait pas la garder ici, et si cette dame à la bouche sévère ne voulait pas d'elle? Le souffle court, elle s'écria :

— Oh! madame, je sais aussi repasser. Je n'ai jamais brûlé un drap ou un linge. Je mange peu et je m'occupe bien des petits... Si vous avez des enfants, je veillerai sur eux.

Ce dernier argument n'avait pas dû non plus convaincre madame Cuzenac, car elle soupira, agacée.

Elle était de corpulence assez forte et avait revêtu pour ce voyage à Brive, puis Aubazine, ses plus beaux habits qui lui donnaient une allure endimanchée. Elle demanda encore :

— Mais sauras-tu traire les vaches, faire le caillé et garder les moutons?

La Mère supérieure protesta, en posant une main sur le bras de Marie :

– Madame, je ne comprends plus, il avait été entendu que Marie ne s’occuperait du ménage et de la cuisine.

– Oui, oui, bien sûr, mais elle devra aussi aider les métayers.

Mère Marie-Anselme soupira. Devait-elle vraiment confier Marie à cette femme? Il était difficile de se faire une idée après une unique entrevue. Le mari, qui était venu la voir un mois avant, lui avait semblé plus chaleureux. Et puis, les fillettes placées étaient tenues de lui donner des nouvelles. Il serait toujours temps de reprendre la petite si elle était vraiment malheureuse. Elle se raidit et déclara d’un ton ferme :

– Nous avons ici une ferme et Marie n’a jamais été la dernière à proposer ses services pour jardiner, mener la vache au pré et à rentrer les foins. Pour le reste, elle apprendra vite!

Elle donna les dernières précisions qui accompagnaient chaque départ.

– Je vous rappelle aussi que cette enfant, qui est notre pupille et une de nos meilleures élèves, dispose d’un trousseau correct, d’une paire de galoches, d’un missel et d’un chapelet. Vous n’avez donc aucuns frais en la prenant...

Au grand étonnement de Mère Marie-Anselme, ces arguments d’ordre pratique semblèrent convaincre madame Cuzenac.

D’une voix radoucie, la femme déclara :

– Bien, c’est entendu. Je prends Marie.

Puis elle ajouta d’un ton qui sembla plus amer et mystérieux à la religieuse :

– De toute façon, c’est mon mari qui en a décidé ainsi. Alors, autant l’emmener aujourd’hui! La route est longue jusqu’à la maison. J’ai une course à faire au marché de Brive et un train repart à midi de la sous-préfecture. Qu’elle aille chercher ses vêtements...

Mère Marie-Anselme se pencha vers l’enfant pour l’embrasser, une démonstration d’affection rare chez cette religieuse bienveillante mais peu démonstrative. Elle regarda une dernière fois la visiteuse et ajouta :

— Marie sait lire et écrire et elle a son certificat.

À la précision de ce détail, madame Cuzenac éclata de rire :

— Elle sait lire et écrire et elle a même son certificat. La belle affaire! Pour le travail de la ferme, ça ne lui servira pas beaucoup...

Il fallut emprunter une voiture à cheval pour aller de l'orphelinat au centre de Brive. Le cocher était un homme aux moustaches de hussard et à l'air jovial. Pourtant, une discussion animée l'opposa à madame Cuzenac au moment de monter dans le coche :

— Per la drolla, vos me tireras ben quauquaires, tot parrier²!

L'homme jaugea la nouvelle patronne de Marie. Il prit un air indigné et s'empressa d'ajouter :

— Miladiu! Los gros n'an qu'a paigar³!

Marie ne saisit pas le sens de cet échange acerbe de mots à double sens qui empourpra le visage de madame Cuzenac et provoqua l'hilarité des autres voyageurs. Mais elle se douta qu'il s'agissait du prix en voyant celle-ci, furibonde, ajouter quelques piécettes. Elle s'exclama à l'adresse de la fillette :

— Ces gueux croient que l'on ne comprend pas leur jeu et n'attendent qu'une occasion de nous berner. Je connais leur langage et leurs manières, mais je t'interdis bien de les imiter. Tu m'entends... Jamais de patois chez moi!

Montée dans le coche, Marie jeta un dernier regard au village de pierre rose. Jamais elle n'oublierait ce lieu. Les forêts de châtaigniers où elle avait fait avec ses compagnes de si belles promenades défilèrent. Le coche redescendit vers le bas pays et le bassin de Brive. Marie venait de faire son adieu à son enfance baignée de la sérénité des collines.

2. Pour la gamine, vous m'accorderez bien un rabais?

3. Les gros peuvent payer!

Malgré sa tristesse, le spectacle de la ville de Brive la fascina.

Brive-la-Gaillarde – ainsi nommée parce que jadis entourée d'une solide enceinte de remparts – lui présentait en ce premier jour de mars un visage ensoleillé.

Marie était bien venue une fois à Beynat, le jour où elle avait passé son certificat d'études, mais jamais dans une ville aussi importante que Brive.

Elles descendirent de la voiture à cheval dans le quartier de la Guierle. C'est à pied qu'elles devaient rejoindre la gare et il fallait marcher, et vite, sans oublier cette course pressante...

Madame Cuzenac lui frayait un passage parmi la foule sans le vouloir, en raison de son imposante silhouette.

Marie ne perdait pas une miette de tout ce qu'elle découvrait : le haut clocher de l'église Saint-Martin et tant de belles maisons aux façades harmonieuses. Bien sûr, des boulevards avaient succédé aux anciennes courtines, mais la ville abritait d'admirables édifices de la Renaissance, comme l'hôtel de Labenche et sa tour au toit pointu.

Marie ignorait tout de la cité près de laquelle elle avait grandi, mais il lui sembla ce jour-là que c'était un univers vivant et coloré. Une rumeur montait d'une place, où se tenait un marché. En s'y promenant, l'orpheline entendit parler d'oies grasses, de moutarde violette et de charcuteries savoureuses. Autant de mots magiques pour elle, qui n'avait jamais goûté à ces merveilles.